

Petros **Markaris**

Offshore



CADRE NOIR
SEUIL

OFFSHORE

PETROS MARKARIS

OFFSHORE

ROMAN

TRADUIT DU GREC
PAR MICHEL VOLKOVITCH

ÉDITIONS DU SEUIL
25, bd Romain-Rolland, Paris XIV^e

Ce livre est édité par Anne Freyer-Mauthner

Titre original : *OFFSHORE*

© original : 2016, Petros Markaris & ΕΚΔΟΣΕΙΣ ΓΑΒΡΙΗΛΙΔΗΣ

Éditions Gabriélidès, Athènes

langue grecque

ISBN original : 978-960-576-5248

© original : 2017, Diogenes Verlag AG, Zürich

sauf pour le grec

ISBN 978-2-02-136330-2

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

www.seuil.com

à Vasso
à Samis
et à Phivos

*Et Dieu dit : Que la lumière soit !
Et la lumière fut.*

Genèse, 1,3

1

« Toi qui es Vie, tu es mis au tombeau... »

Le cortège s'arrête à la hauteur du Parlement, peu avant le tournant de la rue Othonos. La trentaine de prêtres est suivie de quatre fidèles portant le cercueil du Christ. Sur les deux trottoirs de la place Syntagma, du côté du Soldat inconnu et de l'autre, la foule forme deux murailles. Tous, tenant un cierge allumé, suivent avec recueillement le passage de la procession, et certains chantent à mi-voix les chants funèbres.

Du bas de la place et de la rue Philellinon monte un concert de klaxons assourdissant.

– Ils se sentent bien, ceux-là ? proteste Adriani. Ce n'est pas la fête aujourd'hui, on est en deuil. À quoi ça rime de klaxonner ?

Je réponds :

– Le klaxon, c'est comme les vêtements unisexes. C'est bon pour tout le monde.

Elle me gifle du regard.

Nous sommes restés en rade elle et moi, Katérina ayant accompagné Phanis à Volos pour fêter Pâques avec ses beaux-parents.

La solitude du couple nous a poussés à sortir en quête d'une église où suivre le service du Vendredi saint. J'ai pro-

posé l'une de celles du quartier, Analipsi ou Ayos Lazaros, mais Adriani a insisté : c'était l'occasion de revoir, après tant d'années, la procession sur Syntagma. Et nous sommes donc tombés sur la première procession qui se dirige vers Ayia Ekaterini dans Plaka.

Nous sommes début mai, il fait doux ce soir et les fidèles, rassemblés devant l'église, écoutent en bavardant le service retransmis par haut-parleurs. Le recueillement se limite à l'intérieur de l'église. Dehors, les chuchotements s'imposent.

Seule Adriani est absorbée par la liturgie et psalmodie. Je me penche pour lui dire que c'est l'heure d'aller manger, puisqu'en Grèce la liturgie s'achève dans les tavernes et les restaurants et que nous devons respecter les traditions, mais elle pose un doigt sur ses lèvres et m'interrompt d'un « Chut ! » avant que j'aie pu ouvrir la bouche.

Je ravale ma phrase en même temps que ma faim. Adriani m'a épuisé pendant tout le carême avec ses plats maigres. D'habitude, le jeûne sévère se limitait à la Semaine sainte, mais cette année elle m'a annoncé que nous allions jeûner pendant les quarante jours. Quand je lui ai demandé pourquoi, elle a répondu qu'elle avait fait un vœu, sans autre explication. Elle m'a permis un seul écart : ajouter de l'huile, tandis qu'elle ne mangeait que des mets cuits à l'eau les mercredis et vendredis.

Juste avant la fin du service elle fait une petite concession :

– Allons manger. Plus tard ce sera la ruée, toutes les tables seront prises.

Là aussi, elle a tout organisé. Nous allons manger au Platanos, car selon elle, tous ceux qui suivent le Vendredi saint à Plaka vont y manger ensuite, c'est la tradition.

Sa prévision se vérifie : nous sommes à peine assis près de la porte de la cour que les fidèles déboulent et prennent d'assaut les tables avec des cris de joie et de grands gestes.

Je laisse à Adriani le choix du menu. Elle commande des haricots, de la seiche aux épinards, du poulpe au vinaigre et des calamars. Elle insiste pour que nous buvions de la retsina, comme l'impose la tradition ce jour-là, ce qui me ramène aux années soixante.

– Tu vas être obligée de manger gras, dis-je pour la taquiner.

Je dois reconnaître, même sans le dire, que je suis content de cette sortie en tête à tête. Ces dernières années, nos dîners ont été familiaux : avec Katérina et Phanis toujours, sa collaboratrice Mania et son compagnon Uli souvent, et les beaux-parents de Volos plus d'une fois.

La crise nous a rapprochés en tant que famille, mais nous a privés de notre vie conjugale – nos soirées devant la télévision, les commentaires indignés d'Adriani, ou bien elle collée devant l'écran et moi plongé dans le dictionnaire de Dimitrakos. Nous ne parlons pas beaucoup sans doute, mais le brouhaha chaque soir me faisait regretter nos silences à deux. La sortie de ce soir m'a remis de bonne humeur.

– Après la liturgie de ce jour on mange toujours gras, répond Adriani. Je ne brise pas mon jeûne.

– C'était quoi, ton vœu ?

J'accompagne ma question d'un sourire, pour éviter un éclat.

Je la vois qui se rétracte, mais finalement sa langue se délie.

– J'ai promis à Notre Dame de jeûner quarante jours si elle nous délivrait de la crise.

Elle attend un éventuel commentaire, mais je comprends qu'elle veut poursuivre et je me tais.

– La dernière année surtout j'étais à bout, Costas, avoue-t-elle avec un soupir de soulagement. Je ne m'en sortais plus. Chaque matin les courses étaient un calvaire. Je ne voyais

plus comment joindre les deux bouts. Si vous saviez combien de fois vous avez mangé des restes préparés autrement...

– En tout cas, nous n’y avons vu que du feu.

– Peut-être, mais moi j’ai vécu un cauchemar. Si je m’étais trahie, les enfants ne seraient jamais revenus dîner. Un jour que je cuisinais des restes, j’ai parlé à Marie pleine de grâce et fait mon vœu.

– Toi, d’accord. Mais pourquoi m’as-tu associé ?

Elle sourit malicieusement.

– Je me suis dit qu’Elle me serait reconnaissante d’avoir entraîné mon mari dans la voie de la vertu.

Nous rions ensemble. Je regarde autour de moi. Toutes les tables sont occupées par des groupes. Deux garçons en sueur courent en tous sens.

On se retrouve comme avant, me dis-je.

Garées dans la ruelle qui mène à la place, une Mercedes, une jeep Cherokee et une jeep Honda. Pour gagner la place, on doit se glisser entre les voitures et le mur.

Nous sommes au milieu du repas lorsque je vois entrer sur la place Koula et Papadakis, mes adjoints, qui se tiennent par la main. Ce qui n’a pas échappé non plus à Adriani, qui m’interroge du regard.

Je leur crie :

– Joyeuses Pâques !

Nous voyant, ils restent figés. Leur gêne est évidente, et tout de suite ils se lâchent la main.

– Venez vous asseoir avec nous, dis-je cordialement, bien que je sache le coût de cette cordialité qui va briser notre intimité conjugale.

Ils s’efforcent de communiquer par le regard. Enfin Koula fait le premier pas et Papadakis la suit.

– On ne veut pas vous déranger, dit Koula en arrivant à notre table.

– Comment ça, nous déranger, un jour pareil, répond Adriani à ma place.

Pour finir, faisant contre mauvaise fortune bon cœur, repérés de toute façon, ils s’assoient. Suivent les présentations. Adriani ne connaît pas encore Papadakis.

Nous complétons le menu avec de la purée de fèves et des artichauts, mais le jeune couple ne peut pas surmonter sa gêne. Papadakis a les yeux dans son assiette, et Koula discute avec Adriani, cherchant à oublier ma présence.

– Écoutez, dis-je, vous n’êtes pas les premiers à tomber amoureux dans le cadre du service. Et tout comme les précédents, vous n’avez pas déclaré officiellement vos sentiments amoureux. C’est très bien ainsi, votre vie personnelle ne concerne que vous, du moment qu’elle ne trouble pas le service. Et si je n’ai rien remarqué jusqu’ici, c’est qu’elle n’intervient pas.

– Il ne manquerait plus que ça, que le service empêche l’amour, commente Adriani avec philosophie.

Papadakis se détend et se met à rire.

– Personne n’a rien pu remarquer dans le service, monsieur le commissaire. Koula a coupé court dès le début. Elle ne m’a pas laissé l’approcher, même pour raisons de service.

Koula se justifie :

– Vous savez ce qu’on aurait dit : « Futée la petite, elle a embobiné Papadakis. » Or moi je ne veux pas qu’on chuchote derrière mon dos dans ce corps tenu par des hommes.

– Oui, mais nous ne pourrons pas nous cacher très longtemps. Nous avons décidé de nous marier, annonce-t-il. Tant qu’on avait la crise, on n’osait pas se mettre en ménage. Maintenant qu’on respire, nous n’avons plus de raisons d’attendre.

– Si vous vous mariez, dis-je en riant, l’un de vous deux devra être muté dans un autre service et je vais me trouver devant un dilemme.

– Il n’y aura pas de dilemme. Je vais demander ma mutation. Koula va rester avec vous. D’abord elle est arrivée avant moi, et ensuite elle ne sait pas ce qui attend une femme ailleurs.

– J’aurai encore un problème : toi non plus je ne veux pas te perdre.

Papadakis se tourne vers Adriani avec un sourire satisfait.

– Au début il m’a pris en grippe, explique-t-il. Mais on a fini par s’entendre.

– C’est toujours pareil avec lui, répond Adriani. La glace fond vite.

Nous rions tous. Koula spontanément se penche vers Adriani et lui fait une bise.

– Quand il nous fera des misères, je vous téléphonerai, lui dit-elle.

– À bientôt pour la noce, dit Adriani, et nous nous jetons sur nos assiettes.

2

Quand est-il arrivé, notre Père Noël, saint Basile, avec ses cadeaux ? Et d'où venait-il ? En tout cas, pas de Césarée. Les Turcs ont beau être en pleine expansion, cela ne suffirait pas à combler le gouffre de dettes creusé pendant les années de la crise. Donc le pactole est venu d'ailleurs. D'où, personne ne le sait, et tout le monde s'en fiche. L'essentiel, c'est qu'on est revenu en arrière, qu'on roule en BMW, en Mercedes, qu'on sort tous les soirs et qu'on transhume le week-end.

Tout est sorti de nulle part, littéralement, du jour au lendemain. Alors que le pays se préparait pour un retour à la drachme, déjà entériné par un prophète autoproclamé, et tandis qu'Adriani se demandait s'il ne fallait pas faire des réserves à tout hasard, un matin au réveil nous avons vu Athènes couverte d'affiches portant les initiales ETSI, suivies de la question « et si... ? ».

Puis ce furent les pubs à la télévision, à la radio, avec les mêmes initiales et la même question, sans autre précision. Nous nous demandions ce que cela signifiait et qui organisait cette campagne. Chacun y allait de son avis, imaginait des canulars ou même des complots. Personne n'a deviné qu'il s'agissait d'un parti politique. Adriani, persuadée que c'était une publicité, attendait la présentation du produit. Les

médias juraient qu'ils ne savaient rien. Les spots leur venaient d'une agence de publicité, laquelle demeurerait muette.

Nous sommes restés bouche bée en apprenant ce que voulait dire ETSI : Ensemble Transformons Société et Institutions ! Et au-dessous apparaissait pour la première fois la question complète : Et si nous y parvenions ? Donnez-nous trois mois. Nous réussirons ou nous partirons.

On ne les a pas pris au sérieux. Seule réaction, l'euphorie que provoquent les bonnes blagues. Depuis l'homme de la rue jusqu'à la télé-poubelle, le pays s'est transformé en une grande revue satirique. L'ennui, évidemment, c'était l'absence de cible, car nul ne savait qui étaient les personnages cachés, lesquels persistaient à ne pas se montrer.

Le mystère a duré près d'un mois, jusqu'à la première conférence de presse. On a vu alors sur l'écran un groupe de politiciens quadragénaires nous annonçant la fondation d'un nouveau parti. ETSI n'était cependant pas issu de la scission d'un parti existant, comme il arrive en général. Ces quadras avaient quitté tous les partis pour fonder le leur. Ils déclaraient n'être séparés par aucun désaccord idéologique, ceux-ci ayant d'ailleurs perdu toute signification, mais qu'ils étaient unis par un seul but : sauver le pays. L'autre point commun : aucun d'eux n'était député. On avait là des cadres de divers partis, tous écœurés par les intrigues partisans.

ETSI ne proposait aucun programme, ne s'engageait à rien de précis, ne promettait rien. Tous ses cadres, sans exception, répétaient la même question : « Et si... ? » sans entrer dans les détails. À toute question ils donnaient la même réponse : Nous demandons trois mois. Si nous échouons, nous partons.

Naturellement, les autres partis ont débiné ETSI et ses cadres. Mais les médias leur offraient tous les jours la place d'honneur, sans pour autant les prendre au sérieux : ils voyaient là une proie facile.

C'est du moins ce qu'ils pensaient au début, mais les quadras d'ETSI se sont révélés bien plus malins et plus expérimentés que prévu.

Lorsqu'un journaliste à la télévision leur demandait d'un ton supérieur : « Mais enfin, comment vous présenterez-vous aux élections sans programme ? Le citoyen ne doit-il pas savoir pour quoi il vote ? », ils lui clouaient le bec avec cet argument immuable : « Jusqu'à présent le citoyen votait pour quelque chose et il arrivait autre chose. Ne vaut-il pas mieux ne pas promettre ce qui ne se réalisera pas ? N'est-il pas préférable que les électeurs fassent confiance à une équipe de jeunes politiciens, issus de tous les partis et affranchis de toute pesanteur idéologique ? Ce que nous proposons au citoyen grec, c'est en fait un gouvernement d'unité nationale, formé dès avant les élections. »

Le coup du gouvernement d'unité nationale a convaincu les électeurs, d'autant que ses bases, jetées dès avant les élections, ne dépendaient pas de discussions post-électorales, qui d'habitude s'achèvent aux calendes grecques.

Si bien que la question d'ETSI : « Et si nous réussissons ? » a trouvé sa réponse : « Nous réussirons avec le gouvernement d'union nationale. » Dans un pays où tout le monde s'étripe, la victoire est allée aux Bisounours. ETSI a emporté la majorité absolue. Les autres partis s'arrachaient les cheveux, mais trop tard.

Comme c'était à prévoir, on attendait les vainqueurs au tournant. Les partis, les électeurs, y compris ceux d'ETSI, étaient tous persuadés que les nouveaux venus avaient dit une chose et en feraient une autre. Après tout, telle est la profession de foi de tous les partis grecs : J'ai dit ceci, je ferai autrement.

ETSI, cependant, a trahi la tradition. Soudain, l'argent s'est mis à affluer. Une grande partie de cet argent venait

des privatisations que le gouvernement lançait à toute allure, à coups de procédures sommaires.

Les autres partis, retranchés dans leur coin, hurlaient : « Ils vendent l'argenterie du pays ! », « Ils bradent la fortune nationale ! » La réponse d'ETSI était la voix de la froide raison : « Quand tu as des dettes et pas d'argent, tu vends ton bien pour te désendetter. C'est ce que font tous les gens sérieux, même si cela fait mal. »

Mais ils n'en sont pas restés là. Ils ont ouvert une caisse pour subventionner les entreprises qui donnaient du travail aux jeunes. En même temps ils ont lancé une réforme de la couverture sociale, en collaboration avec les compagnies d'assurances privées.

Il est arrivé ce que personne n'attendait. L'argent s'est mis à inonder le marché, le chômage a reculé, pas à pas il est vrai, et les gens étaient contents, non de gagner plus mais de ne pas perdre le peu qu'ils avaient. En quelques semaines les Grecs ont relevé la tête. Les embouteillages ont réapparu, accompagnés des coups de klaxon et des vilains gestes, tandis que les marchands de voitures exhibaient leurs nouveaux modèles.

Ce renversement se fit en trois mois, comme ETSI l'avait promis. Chez nous, d'habitude, les trois mois sont associés aux commémorations mortuaires, mais cette fois on s'offrait des dragées pour notre mariage avec ETSI.

Tout cela défile dans ma tête alors que j'attends Adriani pour aller au service de Pâques. Nous avons décidé de le suivre dans l'une des églises de notre quartier, Ayos Lazaros, au lieu de courir dans le centre : le trajet serait un martyre, or nous ne sommes plus le Vendredi saint.

Adriani prend les cierges et nous partons à pied. Nous sommes attendus devant l'église par Mania et Uli, rentrés mercredi d'Allemagne où ils ont fêté Pâques chez ses parents à lui. Ils ont eux aussi leurs cierges et nous sourient.

– Vous avez fait la soupe de Pâques, madame Adriani ? demande Uli.

Il parle grec avec aisance désormais, juste un petit dérapage ici ou là.

– Elle est prête, mon petit Uli, ne t'inquiète pas, le rassure Adriani. J'ai préparé la soupe et peint les œufs.

– Nous allumerons quand la bougie ?

– Uli ! le reprend Mania. D'abord ce n'est pas une bougie, mais un cierge. Et puis tu es devenu pire que les Grecs. Si tu pouvais, tu mangerais la soupe avant d'aller à l'église.

Et elle se tourne vers Adriani.

– Vous savez que nous jeûnons depuis mercredi ? C'est Uli qui l'exige.

– Bravo, mon garçon, s'extasie Adriani. Ton estomac supporte les légumes secs ?

– Parfaitement.

– Je les ai bien supportés, moi qui ai jeûné quarante jours, dis-je mi-figue, mi-raisin.

– Vous avez jeûné pendant tout le carême ? s'étonne Mania.

– J'avais fait un vœu, explique Adriani, dispensée d'entrer dans le détail par la voix du prêtre qui lance « Recevez la lumière ».

Uli s'enfonce dans la foule et parvient à allumer son cierge en quelques secondes.

– Bravo, ma petite Mania, dit Adriani admirative. Tu l'as complètement hellénisé.

– Vous connaissez le proverbe, madame Adriani ? « Chaussures de ton pays ? Mets-les, même ressemelées. » Uli n'est pas de mon pays, mais je lui ai changé les semelles.

Le « Christ est ressuscité », nous l'entendons sur le chemin du retour.

Adriani se précipite à la cuisine, suivie de Mania. Uli et moi restons dans le séjour. C'est alors que le téléphone sonne. Katérina, Phanis et ses parents nous souhaitent de joyeuses Pâques. L'écouteur passe de main en main pour les échanges de vœux.

Puis Adriani nous apporte la soupe, suivie de Mania portant les œufs et la salade. Nous cassons les œufs : Adriani le mien, Uli celui de Mania.

– Normal ! dit Mania hilare. Les Allemands gagnent toujours !

– Vous connaissez la différence entre vous et nous les Allemands, concernant la religion ? me demande Uli.

– Je ne vois pas. Sinon que nous sommes orthodoxes et vous catholiques ou protestants.

– Vous êtes orthodoxes, donc orientaux. Nous, les Occidentaux, nous prenons tout très au sérieux. À l'église il faut être très sérieux, baisser la tête, ne pas se parler. Vous, au contraire, vous vous éclatez même quand Jésus est mis au tombeau. Ça me plaît beaucoup. Parce que baisser la tête et ne pas parler à un anniversaire après tant d'années, c'est de l'hypocrisie. Alors que vous vous réjouissez de ce jour de fête sans vous cacher.

Adriani a raison, il est complètement hellénisé, me dis-je en le voyant se jeter sur sa soupe aux abats d'agneau.

Nous revivons nos anciens jours de gloire. Le retour sur Athènes, après le week-end de Pâques, a viré au chaos total. Des kilomètres d'embouteillages venant du Péloponnèse, autant depuis Lamia, des engueulades tout au long des routes nationales, et les protestations habituelles contre l'absence de l'État. Bilan : des accidents, deux morts et huit blessés hospitalisés.

« Gare au flemmard qui travaille tout à coup, gare au Grec dès qu'il a des sous, a commenté Adriani. Dès qu'il a quelques euros en poche, il se précipite à la mer ou à la campagne. La résidence secondaire est en vue. »

Vissée devant la télévision pendant des heures, elle a suivi le retour des vacanciers en temps réel, dans l'angoisse qu'il arrive malheur à Katérina et Phanis qui rentraient de Volos. Elle les appelait à tout bout de champ pour s'assurer que tout allait bien. Et comme de coutume, les nerfs de Katérina ont lâché.

– Maman, si papa peut envoyer un hélicoptère de la police pour nous tirer de là, d'accord. Sinon, ne m'énerve pas, je travaille demain matin et je ne sais pas à quelle heure nous serons rentrés.

Les cris de Katérina détournant Adriani de l'état du trafic, elle est allée se coucher.

– Souviens-toi de ce que je dis. Vu ce qu'on a dans le cerveau, on va bientôt regretter la crise.

Tel a été son ultime commentaire, avant qu'elle se retire dans ses appartements.

Je suis resté seul à attendre jusqu'à trois heures du matin l'appel de Katérina m'annonçant qu'ils étaient bien rentrés. C'est cela la différence entre Adriani et moi. Quand elle est angoissée, elle téléphone, elle crie pour se défouler, elle énerve tout le monde. Moi, au contraire, je me ronge en silence.

Il est neuf heures du matin, en ce mardi d'après Pâques, et je prends la Seat pour aller travailler. Adriani insistait pour que j'y aille en bus, puisque nous ne sommes pas encore augmentés, mais n'en faisant qu'à ma tête j'ai sorti la Seat du garage de l'avenue Alexandras.

Je passe d'abord par la cafétéria prendre mon café et mon croissant, puis je fais un arrêt au bureau de mes adjoints, pour les vœux. Je tombe sur une joyeuse compagnie, qui échange des récits de vacances.

– Enfin, toi le Crétois, qu'est-ce que tu avais à faire à Kavala ? demande Papadakis à Dermitzakis.

– Ma mère est de Kavala. Mon père l'a connue quand il était sous-lieutenant là-haut. Ma mère l'a suivi en Crète, bien sûr, mais toute la famille fête Pâques à Kavala.

Puis Dermitzakis se tourne vers moi.

– Et vous, monsieur le commissaire, où étiez-vous ?

– Rue Aristokléous, chez moi. Ma fille et mon gendre nous proposaient de les accompagner à Volos, mais nous avons choisi la tranquillité.

– Moi aussi, je n'ai pas bougé d'Athènes, dit Koula. Je ne comprends pas cette folie qui pousse tout le monde à partir. Athènes est si belle à Pâques.

– Moi, j'étais à La Canée, dit Papadakis, un regard de conspiratrice braqué sur lui.

Je ne commente pas, pour éviter vérités ou mensonges, et me tourne vers Vlassopoulos.

– Et toi ?

– J’ai emmené mes enfants en Eubée. On a fait le tour de l’île, on a marché dans la nature, on est allés dans des églises le Vendredi saint et on a mangé dans des tavernes.

– Tu as pleuré sur ton sort pendant tant d’années, le taquine Dermitzakis. Où as-tu trouvé l’argent ? On attend toujours l’augmentation.

– On a touché le fond, on remonte, ça va venir, répond Vlassopoulos sûr de lui.

– Les poissons ne sont pas pris, et on discute du prix, commente Koula.

– Koula, ne nous casse pas le moral dès la rentrée. Ça va bien et ça ira mieux encore. Tu vas nous porter la poisse.

Avant qu’elle ait pu répondre, le téléphone sonne.

– Le directeur veut vous voir, m’annonce-t-elle.

J’allais monter de toute façon lui souhaiter Joyeuses Pâques. Telle est la loi non écrite. Le subordonné va présenter ses vœux à son supérieur. Je suis le seul à faire l’inverse et cela ne me rapporte rien.

Je monte au cinquième et mes vœux s’adressent d’abord à Stella, la secrétaire de Guikas. Je trouve celui-ci assis à son bureau, mais il se lève pour recevoir mon « Christ est ressuscité » et m’envoyer son « En vérité il est ressuscité ».

– Garde des vœux en réserve, dit-il. Pour le nouveau sous-chef.

– Un nouveau ? Depuis quand ?

– On m’a communiqué ce matin le décret du ministre. Apparemment il l’a rédigé hier chez lui.

Il me tend le papier. Jetant un bref coup d’œil, j’apprends que le nouveau promu s’appelle Kanellos Dimitriadis et

qu'il sera responsable de tous les services de la Sûreté dans tout le pays.

– Prépare-toi à faire sa connaissance, dit-il dès que je relève les yeux. Le ministre nous attend dans son bureau à onze heures.

Nous prenons la voiture de Guikas dans une Athènes guère plus encombrée que la veille. Depuis l'avenue Alexandras jusqu'à l'avenue Katehaki nous mettons dix minutes à peine.

À l'entrée on nous annonce que la réunion se tiendra dans la grande salle. Sont rassemblés les directeurs et les inspecteurs généraux de toute la Grèce, plus quelques commissaires de mon grade, spécialisés dans les homicides. J'en connais certains personnellement, d'autres par leur nom et d'autres pas du tout.

Nous cherchons tous à réunir des informations pour constituer le dossier du nouveau sous-chef. Chacun apporte ses miettes. Certains l'ont connu à l'époque où il était en liaison avec Interpol puis Europol. Puis on a perdu sa trace. Un autre précise qu'il a été muté en Italie, représentant notre police pour tout ce qui concernait Schengen.

La conversation s'interrompt brutalement lorsque apparaissent le chef et Dimitriadis. Nous attendons en silence le discours du ministre.

– Je vous ai convoqués pour vous présenter le nouveau sous-chef de la police nationale, commence-t-il. Kanellos Dimitriadis est un cadre ultra-compétent, il a une grande expérience dans le domaine des relations internationales. Il a été notre lien avec Interpol et Europol. Il nous vient de Rome où il était chargé des réfugiés et de l'application des accords de Schengen. Son expérience internationale nous sera extrêmement précieuse à une époque où le crime s'internationalise. C'est pourquoi je considère qu'il est la bonne personne au bon endroit. J'espère que vous saurez

tous collaborer avec lui de façon fructueuse et agréable dans les temps difficiles que nous vivons.

Puis il fait signe à Dimitriadis, qui prend le relais.

– Chers collègues, je me réjouis profondément d'être avec vous à partir d'aujourd'hui, commence-t-il de façon classique. Notre but, c'est de faire en sorte que le citoyen se sente en sûreté. C'est notre but à tous, depuis l'agent de quartier jusqu'au chef de la police. Je sais que notre mission n'est pas du tout facile dans un environnement où s'accroît la criminalité, tant locale qu'importée. Mais je vous le garantis : je travaillerai à vos côtés. Votre supérieur sera votre collaborateur avant tout. Vous trouverez toujours ma porte ouverte.

Le coup de la porte ouverte, ils nous l'ont tous fait, sans exception. Ils laissent tous la porte ouverte, mais ils placent devant un mur de secrétaires et d'auxiliaires divers impossible à percer.

Suit un défilé de vœux et de serrements de mains, ministre d'abord, sous-chef ensuite, puis nous prenons congé.

– Qu'en pensez-vous ? dis-je à Guikas dans la voiture qui nous ramène.

– Un bureaucrate, répond-il sèchement. Notre lien avec Interpol, Europol et compagnie. En d'autres termes, il recevait les demandes et les transmettait à qui de droit. Si grande que soit sa connaissance des services, elle est théorique, ce qui veut dire qu'on va devoir se tuer à tout lui expliquer avant qu'il prenne les décisions. Ajoute à ça la peur des responsabilités du novice et le tableau sera complet.

Me voyant sans réaction, il me jette un regard en biais.

– Maintenant tu peux croire que je dis tout cela par dépit, puisque je n'ai pas été nommé à sa place.

– Pas du tout ! Je prends simplement bonne note, dis-je, alors qu'en fait je pense exactement ce qu'il vient de me dire.

– Je m’attendais à être nommé chef un jour, poursuit-il. Finalement, je vais bientôt partir à la retraite et je ne serai même pas sous-chef... Je t’avoue que je ne partirai pas sans amertume. Nous voulons tous grimper dans la hiérarchie. Ne juge pas d’après toi-même. Toi, tu es un saint ermite.

– Ermite, peut-être. En tout cas, je partirai sans amertume, dis-je froidement.

– Tu as raison, mais reconnais que tu as eu de la chance. Si je n’avais pas été là pour te couvrir, tu étais mal barré.

– Je le sais et je vous en ai toujours été reconnaissant, malgré nos différends.

– Les différends font partie de la vie commune, au travail comme à la maison. Sauf que désormais il va falloir que tu sois très prudent. Les bureaucrates ne s’écartent jamais d’un pouce des lois et des règlements. Moi par exemple, qui me les suis coltinés toute ma vie, à la fin ils me tournent le dos. Alors protège-toi, car cette fois je ne pourrai plus t’aider.

J’y avais déjà pensé en prenant connaissance du CV de Dimitriadis, mais la confirmation de Guikas fait fleurir en moi l’enthousiasme.

Et comme les fleurs ont besoin qu’on les arrose, au même instant mon portable sonne. La voix de Dermitzakis.

– Monsieur le commissaire, on a du neuf au menu : meurtre avec vol.

– Où ?

– À Halandri, rue Salaminos. Un certain Lalopoulos. Il vivait dans une maison avec jardin.

– Bon, préparez une voiture de patrouille, prévenez la Médecine légale et l’Identité judiciaire. J’arrive.

– Qu’est-ce que c’est ? demande Guikas.

– Un meurtre avec vol.

– Un vol, c'est rassurant. Si tu ne trouves pas de revendication, c'est qu'il n'y a pas de groupe constitué dans le coup, et nous n'aurons donc pas affaire au nouveau sous-chef.

Très bien, me dis-je, espérons qu'il n'y aura pas de revendication et que les objets de valeur auront disparu, pour qu'on ne puisse pas contester le vol.

